

ETC



Documentaire et fiction

Collectif, *La disparition*, un événement organisé et présenté par VU, en collaboration avec l'Oeil de poisson, Engramme, la Bande vidéo, la Galerie des arts visuels de l'Université Laval et Rouje arts et événements, Québec. 16 janvier - 15 février 2004

Viviane Paradis

Number 68, December 2004, January–February 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35171ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paradis, V. (2004). Review of [Documentaire et fiction / Collectif, *La disparition*, un événement organisé et présenté par VU, en collaboration avec l'Oeil de poisson, Engramme, la Bande vidéo, la Galerie des arts visuels de l'Université Laval et Rouje arts et événements, Québec. 16 janvier - 15 février 2004]. *ETC*, (68), 62–63.



ACTUALITÉS/EXPOSITIONS

Québec

DOCUMENTAIRE ET FICTION

Collectif, *La disparition*, un événement organisé et présenté par VU, en collaboration avec l'Œil de poisson, Engramme, la Bande vidéo, la Galerie des arts visuels de l'Université Laval et Rouge arts et événements, Québec. 16 janvier - 15 février 2004

Qu début de 2004, un événement photographique à Québec a marqué la rentrée culturelle hivernale. Présentée dans six lieux de diffusion du centre-ville de Québec, l'exposition *La disparition* était organisée par le centre d'artistes VU. Seize artistes du Québec, de la Communauté française de Belgique et de Pologne y présentaient leur travail, en autant de petits solos articulés autour du thème de la disparition. Il s'agit ici de l'aboutissement d'un projet international qui a d'abord été diffusé à Liège (Belgique), dans le cadre de la 3^e Biennale internationale de la photographie et des arts visuels de Liège (2002), puis à Varsovie (Pologne), au Centre d'art contemporain Zamek Ujazdowski (2003).

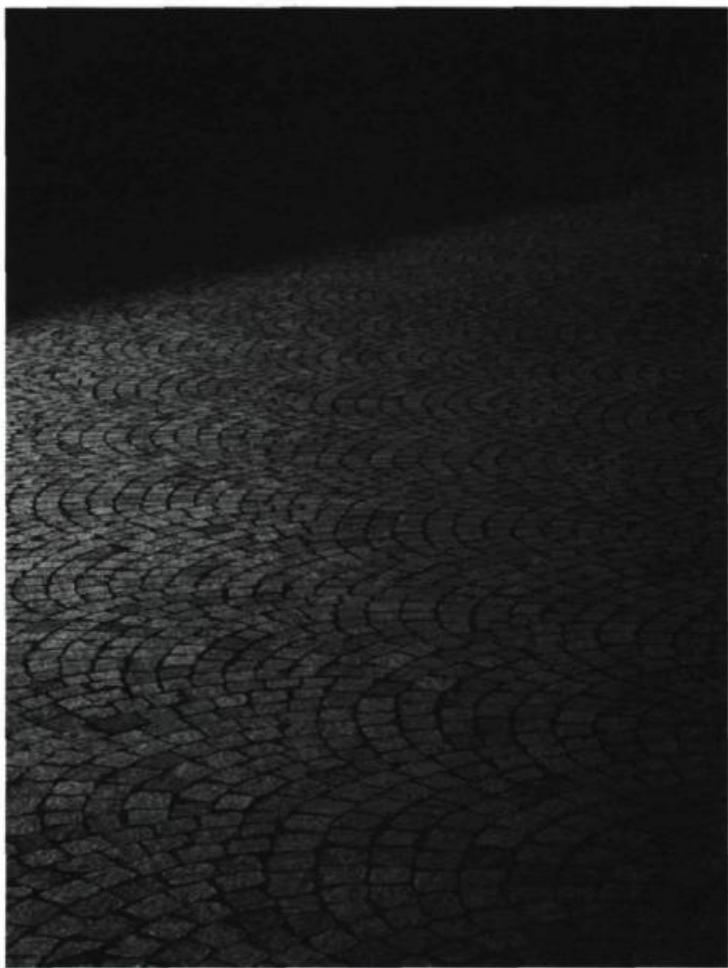
Le thème de disparition est porteur d'une grande richesse sémantique. À cheval entre la mémoire et l'oubli, la disparition demeure un concept dynamique, qui rend compte du chemin vers l'absence; *a contrario*, l'absence reste, quant à elle, le constat d'une situation, d'un état de fait, qui renvoie davantage à l'oubli qu'à la mémoire. Faire état de la disparition, c'est donc se souvenir de ce qui n'est plus, ou encore de ce qui est en train de plus être : un processus lié à un travail mémoriel, historique, voire identitaire. Cette exploration passerait par les multiples explora-

tions formelles de la trace, mais aussi par l'illustration plus ou moins narrative des chemins de la mémoire, qu'elle soit fictive, évanescence, ou encore documentaire.

Ce souci documentaire s'est exprimé dans le travail de plusieurs des artistes de la disparition. Dans une logique de récupération et de détournement, certains ont utilisé des images anciennes. Illustrant le passage du temps et du lent effritement de sens qui y est lié, l'installation *Éléments pour un sablier*, de Roberto Pellegrinuzzi, utilise une multitude de minuscules photos que l'on retrouverait dans un album de famille. Ces clichés participent d'un quotidien évanescence, par leur nombre et par le dégradé formel en sections du noir au blanc. Chez Patrick Altman, l'installation *Les tableaux* est aussi composée de quantité d'images d'archives, ici muséales, puisqu'il s'agit de photos de tableaux anciens. On y retrouve la même perte d'unicité, dans un dispositif qui épingle littéralement au mur des séries de registres iconographiques qui ont perdu leur sens. Wojciech Praznowski et Tomasz Konart ont quant à eux récupéré d'anciens portraits de famille, tels qu'on les retrouve dans les brocantes et autres bouquinistes. Si Praznowski s'attache, dans la série *Album de famille*, à rendre une histoire aux disparus, chez Konart on assiste plutôt à un

processus de fictionnalisation dans l'installation *Frères et sœurs*, où l'artiste s'invente une famille et se raconte des histoires, dans lesquelles le visiteur est invité à s'immiscer de très près par l'utilisation de loupes surplombant les images. Dans un autre registre, la série d'autoportraits *Destrukty*, de Natalia LL, documente un jugement cinglant sur le passage du temps sur soi. L'artiste a exposé à travers les années diverses séries d'autoportraits comme autant de jalons temporels, qui vont de l'exaltation de la beauté au regard implacable sur la dégradation du corps, telle qu'on l'a vue ici.

Le paysage – des horizons humains ou géographiques – est un autre des moyens privilégiés pour aborder le thème de la disparition. *Avant l'Heure : les ateliers*, d'Ève Cadieux, propose une incursion dans son paysage artistique personnel. Chaque image tente de saisir au vol un artiste en travail dans son atelier, dans son intimité voilée par le travail de solarisation. La grande beauté formelle des *Galleries d'ombres*, de Jocelyne Alloucherie, où des passages urbains sont rendus dans un délicat jeu de texture et de lumière, pose la question de ce qui n'est plus. Si Cadieux fixait l'instant fugitif, en le rendant intemporel, Alloucherie éternise l'instant d'après. Enfin, la trace humaine dans les environnements forestiers de *From Darkness and Light*, de Stanislaw J. Wos, pose la question de l'irréparable et de la perte. En aval ou en amont de ce mouvement de la mémoire, les propositions artistiques de l'événement se situent d'une façon ou d'une autre dans cette perspective, que ce soit sur le plan du traitement du sujet, comme on vient de le voir, ou encore du médium photographique. En effet, l'utilisation grandissante de médias autres dans le champ dit photographique, relevant principalement du numérique, s'exprime ici dans plusieurs propositions. Sans nécessairement offrir un tombeau de la photographie argentique, toute une partie de *La disparition* questionne le médium traditionnel par la pluralité de ses propositions, en pointant du doigt l'apparente qualité obsolète de la photo argentique. Du nombre, l'œuvre d'art web *My Family*, de Tomasz Konart, qui utilise comme dans *Frères et sœurs* des portraits de famille anciens mais dans une logique interactive relevant du médium web, et les œuvres vidéo *Shanghai*, *Hong Kong*, *Hiroshima*, d'Anne Penders, qui propose un procédé de mémoire iconographique de parcours géographiques, sont



sans doute les deux propositions les plus probantes en ce sens.

Un intéressant petit livre, produit par l'organisateur belge, accompagne l'événement. Sans être un catalogue, il propose une entrée dans l'univers de chacun de ces « seize regards contemporains sur la disparition », et présente un essai de Jean-Michel Sarlet sur le thème de la disparition à travers l'histoire de la photographie; il avait d'ailleurs conçu une exposition sur le sujet pour la Biennale de Liège. L'ensemble nous entraîne vers une certaine nostalgie d'un médium quasi obsolète, la photo argentique. D'autant plus que la force des propositions relevant de l'utilisation plus « traditionnelle » du médium photo dans ce qui a été présenté à Québec nous amène à constater la relative vacuité des diverses utilisations numériques du médium et de l'idée de l'image tels que présentées ici. La multitude des techniques – photo argentique et numérique, diversité des supports, vidéo, web... – et celle des genres – portrait, paysage, etc. – fait état d'une belle diversité de propositions, néanmoins d'inégal intérêt. Soulignons l'originalité de la logique de présentation par petits solos plutôt que celle d'une banale exposition collective thématique, ce qui a donné ainsi à chacun des artistes la possibilité d'articuler une véritable proposition. Mais il reste que l'ouverture des événements photographiques aux pratiques relevant du numérique, surtout les arts séquentiels, ne semble pas toujours probante, force est de le constater.

VIVIANE PARADIS